



Regards maristes

AVRIL 2014 | NUMÉRO 25

Le courage

Courage n'est pas un mot a priori séduisant. Il implique une idée d'effort, de renoncement, de ténacité, devant des obstacles difficiles, parfois même insurmontables, au moins en apparence.

Très tôt il nous est présenté comme une valeur, digne d'admiration et d'estime. Dès l'enfance, dans notre vie de relation, nous rencontrons les défis d'apprentissage, les affrontements, les échecs et les manques. Il nous faut alors comprendre ce qui nous arrive, mesurer nos forces, décider d'affronter ou d'éviter, choisir un comportement et des moyens : quelle forme prendra notre courage, comment surmonter ces embûches, et ces difficultés dont la vie n'est pas avare ?

Par exemple en les ramenant à notre mesure, à nos ressources accessibles, en nous rappelant la modestie enseignée par Confucius, pour qui « *un voyage de 1000 miles, commence par un seul pas* ». Ce premier pas vers un engagement est à notre portée, et peut nous mettre en mouvement.

En sachant prendre de la distance avec les événements, en les soumettant à la comparaison, en cherchant dans nos réserves, en acceptant la vie telle qu'elle est, en nous efforçant de la partager avec nos proches et les autres, en sachant accueillir aussi les bonheurs simples et offerts comme celui d'un matin d'été, et s'il pleut, chanter sous la pluie.

MARIE-CLAIRE ROUGNON

SOMMAIRE

- 2 « Au revoir là-haut »
- 3 Faire face
- 4 Il est sept heures,
Paris s'éveille...
- 5 *Une vie bouleversée*
- 5 Le courage de vivre
- 6 Le temps de la maladie
- 7 Où trouver du courage ?
- 7 Propos de randonneur
- 8 La voie du serviteur

« Au revoir là-haut »

MARIE-CLAIRE ROUGNON

Ce roman commence en novembre 1918, pendant les derniers jours de la guerre, juste avant la signature de l'armistice. La paix n'est plus très loin, mais c'est encore la guerre. Deux soldats, Albert et Edouard, jusque-là épargnés par le désastre, vont recevoir les derniers coups de la guerre.

C'est quoi le courage à la guerre ? Avancer sabre au clair comme Bonaparte à Arcole, monter au front, s'exposer pour sauver sa patrie, son idéal, son régiment ? Ce livre ne nous parle pas de ce courage-là. Les deux personnages, que l'on hésite à appeler « héros », nous font découvrir et partager un autre sens du mot courage.

Albert et Edouard sont engagés dans le même régiment, sans pour autant se connaître vraiment. Leur milieu, leur culture, leurs goûts, sont très éloignés. En ce début de novembre, où les soldats entendent parler d'armistice, Albert se retrouve enfoui dans un trou d'obus, il y attend la mort, impuissant, recouvert par un monceau de débris et de terre. Edouard, blessé dans le même assaut, se trouve projeté sur le même endroit. Il voit dépasser des décombres la pointe d'une baïonnette. Il n'hésite pas, un soldat est là-dessous, il faut « Agir. Vite ». Il parvient à dégager Albert. Cet événement, ce premier acte de courage d'Edouard, qui oubliant la peur, le danger, n'a envisagé que l'urgence d'intervenir pour sauver un homme inconnu, va lier les deux personnages pour le temps qui suivra la fin de la guerre. Chacun à sa manière sera courageux pour affronter le retour à la vie ordinaire.

Albert sait qu'il doit sa survie à Edouard, et lui est d'autant plus attaché que celui-ci est sorti de l'aventure gravement blessé au visage, hideusement défiguré. Il va renoncer à sa vie personnelle, recueillir Edouard à sa sortie d'hôpital, ne pas insister pour qu'il aille retrouver sa famille. Il se bat pour gagner leur subsistance, et surtout il doit trouver le moyen d'assurer la consommation quotidienne de morphine du grand blessé, au prix de manœuvres dangereuses auxquelles ni son éducation ni son tempérament ne le destinaient. Il n'hésite pas à prendre de grands risques personnels, et fait preuve d'un courage et d'une audace inattendus. Et quand Edouard inventera une superbe escroquerie pour récupérer de l'argent, il le suivra, deviendra son complice, et s'engagera lui-même dans des manipulations financières illégales, pour ne pas l'abandonner.

Edouard est un personnage plus fort. Après avoir sauvé Albert, il va se sauver lui-même, et décider librement de sa vie. Son courage apparaîtra d'abord dans ses refus : refus d'entrer dans le rôle de « héros » de la guerre et de rejoindre la bourgeoisie confortable de sa famille, où son seul avenir serait celui d'individu assisté ; refus d'accepter les interventions proposées par les chirurgiens de l'hôpital. Il préfère assumer son état presque monstrueux, où il finira par trouver un nouveau moyen d'expression de son talent d'artiste en fabriquant des masques. Plus tard, il organise une escroquerie nationale, comme une sorte de revanche contre l'hypocrisie générale, sans abandonner Albert, qui en sera finalement le bénéficiaire. Enfin, c'est lui qui décide

de la fin de l'histoire, et de sa propre mort qu'il met triomphalement en scène.

Deux formes de courage dans l'histoire de ces deux hommes. Pour Albert le courage quotidien, peu glorieux, mais qui l'engage totalement. Pour Edouard, la force de refuser le refuge dans la compassion, et la décision de choisir sa vie et sa mort. Un très beau livre.

PIERRE LEMAÎTRE,
Prix Goncourt 2013



Faire face

PASCALE VIGNALS, *mariste laïque*

Il y a tant de façons de faire preuve ou non de courage dans le parcours d'une vie humaine, tant de contradictions, de disputes intérieures en nous-mêmes pour aboutir finalement aux choix que nous faisons, et la plupart du temps dans une conscience en sourdine !

Comment peut-on définir ce que peut-être le courage alors que nous ne disposons pas tous des mêmes aptitudes et ne sommes pas armés équitablement face à l'adversité ?

Celui qui ne sait pas nager viendra-t-il au secours de celui qui se noie ?

Au risque d'y perdre sa vie et celle de l'autre ?

Le courage est-il un acte réfléchi ?

Autant de questions auxquelles il semble difficile de répondre d'emblée.

Il paraît qu'il faut être dans la « situation » pour savoir. Savoir comment on se serait comporté si...

Un film magnifique et terrible : « Douze ans d'esclavage » retrace les années d'horreur dans la vie d'un homme noir, libre, kidnappé et arraché à sa famille pour être vendu. Il est précisé qu'il s'agit d'une histoire vraie, comme si l'inverse pouvait changer quelque chose à l'évidence de la nature cruelle d'hommes à qui l'on donne par décret le pouvoir

de posséder un être humain et d'en jouir à sa guise.

L'abomination est totale. Le courage et la lâcheté se révèlent sous leurs multiples facettes, l'infinie capacité d'endurance des uns s'opposant à l'infinie cruauté des autres.

Heureusement, nous ne sommes pas soumis en permanence à des conditions de survie telles que nos choix à faire soient à ce point violents et déchirants. Et pourtant, ce sont bien nos choix qui nous révèlent.

La volonté de nous accrocher à ce que nous dicte notre cœur, la nécessité de nous révéler à nous-mêmes, de ne pas rester sur le bord de la route en spectateur, la quête de vérité qui nous animent sont à elles seules des chemins de courage : que ce soit un acte de bravoure mis en lumière aux yeux de tous, ou que ce soit dans l'ombre de nos batailles secrètes, dans le silence de notre solitude, dans la pudeur de nos souffrances étouffées.

Accepter de ne pas tout maîtriser, accepter ses échecs, accepter l'espérance encore et toujours, accepter de croire sans garanties ni certitudes, accepter de marcher sans savoir où mène la route. Oser l'amour.

Il faut du courage pour rester fidèle au chemin que l'on s'est choisi. Mais il en faut tout autant pour accepter de s'en écarter parfois, pour aller à la découverte de soi, se donner de l'espace et ne pas se soumettre à une vision étroite et déjà dictée du monde, car il nous appartient de voir grand.

Si tu as du courage, tu auras celui de douter autant que celui de croire.

Car ces deux tendances permettent à l'homme d'avancer plus loin et de s'élever.



Il est sept heures, Paris s'éveille...

FRANÇOIS DROUILLY, *père mariste*

Un article sur le courage ? Faudrait-il chercher du côté des grands événements historiques, des destins héroïques, des partis-pris risqués et sans retour ?

Je rumine ces possibilités et d'autres encore tout au long de ma promenade matinale quotidienne, tantôt du côté de la porte de Versailles, tantôt jusqu'à l'Arc de Triomphe (au fait, on pourrait évoquer le courage des soldats de l'Empire qui se sont fait abattre comme des mouches durant une quinzaine d'années ?) avec retour en métro. Je rencontre une « certaine population » à ces heures très matinales. Il y a les balayeurs et les arroseurs de trottoirs : dans ce domaine il semble que l'égalité des sexes ne soit pas respectée, rien que des hommes, rien que des noirs... à quelques exceptions près. Ils sont là pour rendre la ville propre et s'attaquent sans répit à toutes les saletés déposées dans la journée. À propos des poubelles, une autre population non professionnelle s'en occupe : quelques hommes, quelques femmes, qui fouillent au plus profond qu'elles peuvent, pour extraire des aliments encore comestibles ou quelques vieux chiffons, ou les jours fastes, une paire de chaussures... Plus professionnel, le personnel des bistrotts : chaque matin, ce travail passionnant de ressortir toutes les tables et toutes les chaises à l'extérieur pour les clients de la journée. Il faut qu'à 7 h tout soit prêt. Du côté des costauds, c'est la caravane des livreurs, il faut voir les énormes colis qu'ils traînent sur leur chariot à la sortie du camion. Il y a ce qui entre dans la boutique et le lendemain il y a ce qui en ressort, montagnes d'emballages, de cartons, de plastiques.



Vers 7 h, les bouches de métro libèrent des cohortes de femmes plus ou moins jeunes. Celles-là vont jusqu'à la boutique – parfois encore fermée – où elles sont vendeuses.

Je passe devant cette boutique – ou plutôt ce bureau, « déménagements, prestation de services ». Tous les matins quatre ou cinq hommes attendent devant la porte. À l'intérieur derrière un comptoir, un homme dont on ne perçoit que le haut du front et les cheveux gris. Devant lui, le premier demandeur... sortira-t-il de la boutique avec un engagement de quelques jours, ou avec une invitation « repassez plus tard ? »

Il y en a encore d'autres que je ne sais pas classer. Là, ils sont trois – je suppose qu'ils sont trois car « le tout »

est sous un amas de couvertures au-dessus d'une bouche de métro. Ici une femme dans un recoin, tel autre, pitoyable, est en train de « s'habiller ». On ose à peine tourner la tête de son côté. Certains sont déjà au travail : avec un gobelet de carton posé devant eux. Les plus organisés ont un « projet » : « avec 37 euros je me paierai ma chambre d'hôtel ce soir »... Espérons-le. Lorsqu'il pleut, le cadre est encore plus étonnant... mais ces « gens-là » ne font pas relâche.

Au fait le courage ? Tous ces gens savent-ils ce que c'est ? Ils auraient bien du mal à nous parler de leurs haut-faits. Mais peut-être qu'après tout, leur spécialité c'est le courage de vivre... envers et contre tout ? J'ai fini ma promenade... mon article aussi, peut-être.

ETTY HILLESUM, jeune juive hollandaise, écrit dans son Journal, à la date du 13 juin 1941 :

Hier, j'ai cru un moment ne pouvoir vivre plus longtemps, avoir besoin d'aide. J'avais perdu le sens de la vie et le sens de la souffrance, j'avais l'impression de m'effondrer sous un poids formidable, pourtant j'ai continué à me battre, et voilà que je me sens capable de continuer, plus forte qu'avant. J'ai essayé de regarder au fond des yeux la souffrance de l'humanité, je me suis expliquée avec elle, ou plutôt « quelque chose » en moi s'est expliqué avec elle, des interrogations désespérées ont reçu des réponses, la grande absurdité a fait place à un peu d'ordre et de cohérence, et me voilà capable de continuer mon chemin. Une bataille de plus, brève mais violente, dont je sors enrichie d'un infime supplément de maturité.

Je dis que « je me suis expliquée avec la Souffrance de l'Humanité » (ces grands mots me font toujours grincer des dents), mais ce n'est pas tout à fait juste. Je me sens plutôt comme un petit champ de bataille où se vident les querelles, les questions posées par notre époque. Tout ce qu'on peut faire, c'est de rester humblement disponible pour que l'époque fasse de vous un champ de bataille. Ces questions doivent trouver un champ clos où s'affronter, un lieu où s'apaiser, et nous, pauvres hommes, nous devons leur ouvrir notre espace intérieur et ne pas les fuir.

Etty mourra, à Auschwitz, le 30 novembre 1943.

ETTY HILLESUM,
Une vie Bouleversée, éditions du Seuil, 1995

Le courage de vivre

BRIGITTE LE COZANNET, psychanalyste

Le courage n'est pas la force ni la bravoure, il est l'acceptation de ce qui est, de tout ce qui nous arrive dans la vie.

Accepter d'être en haut et accepter d'être en bas ; ne pas refuser les honneurs et les joies, mais ne pas maudire l'abaissement.

Aller vers soi, aller vers l'accueil de ce que je suis : quand je suis heureux, je l'accepte, quand je suis malade, je l'accepte.

Dans le monde où nous vivons, il est dans la norme d'avoir peur. Il faut toujours se préparer au pire. On est élevé dans la peur, on grandit avec la peur et on vieillit dans la peur.

La peur de rencontrer ce qui n'est pas connu.

La peur de manquer : de temps, de compétences, de réputation, d'argent. La peur de perdre : la force, le pouvoir, le prestige.

La peur de vieillir, d'être malade.

Enfin la plus tenace – après on sera tranquille – la peur de mourir.

Et ainsi nous oublions de vivre.

Le vrai courage n'est pas seulement d'être en lutte contre les maux qui nous entourent et nous envahissent, le vrai courage est de vivre, malgré cela.

Chez le petit enfant nous sommes surpris, il n'a pas peur !

Il se lance, il expérimente, il va à la rencontre de ce qu'il n'a jamais vu ou fait. Le petit enfant apprend la peur grâce aux adultes. Il arrête sa marche dans la vie, il se retire en lui-même et construit la carapace de sa vie future.

Tout peut être dangereux, la ville, la nature, les sorties, tout peut nous blesser, nous meurtrir, nous empoisonner, et puis après... nous allons mourir !

Pourquoi refuser la joie de vivre ? Pourquoi passer une vie dans la peur ?

Je suis petit, je n'ai pas d'expérience, j'ai peur.

Je suis dans le milieu des âges, je dois garder ma place, j'ai peur.

Je suis vieux, mes forces diminuent, j'ai peur.

Cessons de donner toute la place à la peur et à ses armées.

La plus indélébile des peurs, c'est la peur de la mort.

On peut penser que ceux qui croient – vraiment – à la résurrection ou à la réincarnation n'ont pas peur de la mort, ou ont moins peur... mais les autres, pour lesquels c'est le vide absolu, le néant, que peuvent-ils faire de ce passage d'un Tout au Rien ?

Peut-être serait-il possible d'accepter que la mort vienne un jour puisqu'elle viendra de toute façon.

Ne pas vouloir mourir quand on est en vie, ni rester en vie quand l'heure de la mort approche.

Est-ce bien la peine, tout ce temps de vie passé à lutter, à s'en protéger, à y penser ?

Est-ce bien utile de donner à la mort ce pouvoir de nous gâcher la vie ?

J'accepte ce qui vient au quotidien.

M'ouvrir à l'inconnu est l'expérience de vie qui me permettra le jour venu, je l'espère, d'accepter cette mort, la mienne.

Le courage est d'accueillir l'inconnu.

La vie est une bénédiction de chaque instant ; quoiqu'il arrive, laissons nous bercer dans ce mystère, fait d'ombre et de lumière.

Le temps de la maladie

NICOLE CHAILLOT, *journaliste*

Quand la maladie touche gravement, la perception du temps qui passe change complètement : nous devenons alors des « patients », qualificatif remarquablement adapté à l'état dans lequel nous sommes plongés.

Pas la moindre résignation, au contraire une volonté de se battre et une chronologie entièrement consacrée à la lutte contre la maladie. Les jours et les semaines sont découpés en soins, prises de médicaments, examens, analyses sanguines.

Quand le cancer du sein a été détecté chez moi, j'ai changé du tout au tout : impatiente naturellement, bavarde, excessivement dynamique, je me suis retrouvée calme, mutique et volontiers solitaire. À la sortie de la clinique après l'opération, le rituel des infirmiers venant chaque matin changer le pansement transforme le déroulement de ma journée. Tout tourne alors autour de ce moment, le reste s'effiloche ou disparaît complètement. Les priorités changent totalement : j'ai des problèmes d'argent... et alors ! Je n'ai plus rien à me mettre... vraiment quelle importance !

Malade qui ne s'ignore plus, le patient apprécie un temps totalement transformé et en sort lui-même transformé. Volontiers rebelle, je me suis pliée avec discipline et presque avec joie aux allers-retours quotidiens à l'Institut Curie où avaient lieu les radiations. Traversant Paris en autobus de la porte Saint-Ouen aux Feuillantines, une ville en vacances, animée par un temps magnifique du 16 août au 30 septembre, savourant

la chance qui m'était offerte de jouir de ces moments rares qu'offre la vie. Redécouvrant à l'orée de la vieillesse le quartier de ma jeunesse turbulente : le Boul'mich, le Luxembourg, la Sorbonne !

L'Institut Curie, uniquement consacré aux cancers, ne vous épargne pourtant rien : enfants en bas âge jouant dans les couloirs le crâne chauve et le corps émacié, mais animés par une enfance joyeuse ; femmes bien plus jeunes que vous transformées en squelettes vivants. Ici, il n'est pas question de faire semblant, la mort n'est jamais loin et le spectacle quotidien qu'elle donne vous pousse à relativiser votre propre état. De quoi je me plaindrais moi qui suis largement septuagénaire, qui ne souffre pas, qui n'ai pas perdu

mes cheveux et qui garde une bonne chance de survivre au fléau.

J'ai rencontré là plus de courage, de foi dans la vie que nulle part ailleurs. La confiance s'instaure très vite entre patients, on se parle, on se raconte, on narre avec simplicité la saga du cancer, aucun n'est pareil, tous sont différents.

Le personnel hospitalier, habitué au pire, observe avec une courtoisie souriante et réservée ce monde en marge, sans pathos. Réservant aux enfants une vraie tendresse attentive.

Je ne sais plus qui a dit « *l'homme est un apprenti, la douleur est son maître* »... mais il avait raison et je remercie mon Dieu de m'avoir envoyé cette épreuve, toute relative à l'aune de la détresse humaine.



Où trouver du courage ?

YVON QUISSARGUES, prêtre

« Mais la question que j'me pose sans cesse : où j'pourrai trouver du courage, du courage, du courage... »

C'est le refrain d'une chanson qui fut, au début des années 2000, le premier succès de la Grande Sophie. C'est vrai, au fait, le courage ça se trouve où ?

L'étymologie nous dit qu'il vient du cœur. Certains le situent plus bas, dans les tripes disent-ils. Beaucoup le voient plus bas encore. Dans les attributs de la virilité. Comme si le courage était une vertu essentiellement masculine. J'ai eu l'occasion de

me rendre compte qu'il n'en est rien. Je ne parle pas de « ça passe ou ça casse », ni de « sors dehors que je te rentre dedans ». Ni de défi, ni de conquête. Ça, je connais, j'ai déjà donné, et plus qu'à mon tour. Mais de vie. Vivre, revivre, tenir la vie jusqu'au bout, être là quand tout est perdu. Tenez, je me souviens. Le Golgotha. On vient de dresser la croix. Les hommes ont déserté, y compris un grand baraqué qui bombait le torse et était prêt à dégainer au moment de l'arrestation. Côté Jésus il n'y a que des femmes. Alors moi je dis respect ! Elles sont là, elles ! Elles regardent à

distance (Mc 15, 40). Et moi j'ai bien vu que c'est dans ce regard qu'il a trouvé le courage qui lui manquait, le crucifié, pour résister à l'ultime assaut de la souffrance, au moment où on pensait qu'il allait craquer. Il est au bout du rouleau, il est perdu. L'angoisse, la terreur. C'est ce regard qui le sauve. J'en suis sûr. Il y puise le courage d'aller jusqu'au bout. Il a compris qu'elles ne l'abandonneraient pas. Jusqu'au tombeau et même plus. Moi je suis un soldat, et j'ai collectionné les campagnes et les balafres. Mais depuis ce jour-là, le courage, je sais où ça se trouve.

Propos de randonneur

YVES GOUGET, père mariste

Lorsqu'on s'aventure sur un nouveau chemin, tout effort paraît facile. On a vraiment envie de mettre un pied devant l'autre et de recommencer. C'était sans doute ainsi au commencement du chemin de notre vie. Et c'est encore ainsi chaque fois qu'on entreprend une étape nouvelle. Celui ou celle qui accompagne un nouveau départ n'a pas beaucoup à faire pour donner du cœur à l'ouvrage.

Mais quand on s'est suffisamment avancé, quand la fatigue commence à se faire sentir et parfois avec elle la lassitude, quand le but vers lequel on a marché paraît s'éloigner, avancer devient plus difficile. C'est souvent ainsi quand l'âge surprend. Ceux qui vous connaissent haussent les épaules : « Tu n'as qu'à faire un effort et ne pas t'écouter. » Naturellement !

Quand on est très avancé et qu'on se voit soudain dépassé par tout le monde, on est facilement menacé par la perte de confiance en soi et si les autres montrent avec un peu de légèreté leur commisération, on se décourage... Encourager ce n'est pas plaindre : c'est prendre le temps de marcher avec, c'est rendre courage.

Décourager, c'est dépasser l'autre sans prendre le temps de le rencontrer.

Une route n'est pourtant jamais finie. Et s'il convient de se poser, de se reposer plus souvent pour refaire ses forces, c'est pour avoir celle de reprendre la marche. Un randonneur n'a pas peur du chemin qu'il lui reste à faire et s'il lui arrive d'accepter de se faire aider, il a quand même le souci de s'en tirer le plus possible par lui-même.

Parfois on déprime. C'est sans doute une expérience précieuse à condition de ne pas en jouir trop longtemps ! Celui ou celle pour qui le chemin semble toujours facile le plus souvent se ment à lui-même. Il est normal qu'il apprenne alors à mesurer avec rigueur les forces dont il dispose, mais de celles dont il dispose, il est toujours possible et souhaitable de faire usage.

Le randonneur doit mesurer ses propres forces et connaître ses possibilités, mais le plus souvent il ne part pas tout seul et sa route lui fait rencontrer d'autres marcheurs avec lesquels il fera équipe. Solitaire et exigeante, la route est aussi un chemin fraternel. L'aide apportée à d'autres comme l'aide reçue de leur part n'auraient jamais existé si l'on n'était pas un jour parti courageusement. Malgré sa peur ou son manque de courage.

La voie du serviteur

BÉNÉDICTE ORANGE, *théologienne*

Jésus était-il courageux ? Il est frappant que nulle part dans aucun des quatre évangiles, on ne trouve le mot « courage ». Et lorsque les Romains ont commencé à fréquenter des chrétiens, la première réputation qui s'est répandue à leur sujet, c'était leur lâcheté. Les Romains exaltaient le courage : la « vertu », cette vertu virile par excellence, c'était le courage du soldat bravant le danger des combats ou celui du gladiateur affrontant les bêtes féroces. Ces chrétiens qui acceptaient le martyr au nom de leur foi, ils les méprisaient.

De fait, Jésus qui refusait toute violence, allant jusqu'à prôner l'amour des ennemis, proposant même de tendre l'autre joue à celui qui vous giflait, apparaissait pour le moins décalé.

Tout commence lorsqu'au moment de son baptême dans le Jourdain, Jésus a entendu une voix venant des cieux qui disait : « *Celui-ci est mon fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir.* »

(Mt 3, 17) Jésus prend conscience qu'il est le Messie.

Il part alors dans le désert, poussé par l'Esprit. Il jeûne, il prie, il réfléchit à sa mission. Trois voies se présentent à lui : la puissance matérielle et la richesse, la puissance religieuse et la célébrité, la puissance dominatrice qui se croit toute puissance et égale à Dieu... tout cela vient de Satan. Jésus choisit la voie que lui inspire l'Esprit-Saint : la voie du Serviteur parfaitement fidèle à son Père.

Au début, cette voie paraît triomphale : le Père agit à travers lui et tous ceux qui ont la foi sont sauvés, pardonnés, guéris de leurs infirmités. Puis c'est l'épreuve : l'opposition de plus en plus violente de ses coreligionnaires, l'échec et pour finir la mort sur la croix. Jésus aurait pu douter, se rallier aux chefs religieux, ou même chercher un compromis : il reste fidèle jusqu'au bout à la voie d'amour qu'il a choisi de suivre.

Fidèle, mais aussi très humain : il a soif quand il a marché très longtemps au soleil de midi, il s'assied quand il est fatigué, il dort dans la barque quand sa nuit a été trop courte.

Parfois même, il est découragé : « *Ne comprenez-vous pas encore ?* » (Mc 8, 21) « *Où est votre foi ?* » (Lc. 8, 25) « *Le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* » (Lc.18, 8)

Jésus n'a rien d'un stoïcien. Il avoue même lors de sa terrible agonie au Mont des Oliviers : « *L'esprit est ardent mais la chair est faible.* » (Mt 26, 41) Jamais il n'a reproché à quiconque un manque de courage. Par contre, ce qu'il déplore toujours, surtout chez ses disciples ou ses proches, c'est leur manque de foi. Et ce qu'il admire le plus, surtout chez les étrangers au judaïsme, c'est leur foi.

Dans l'Évangile, le mot « courage » n'apparaît pas car il se traduit par foi, confiance, fidélité, persévérance et don total de sa vie.

Le Comité de Rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes qui enrichissent la revue par leur contribution. Par ailleurs, compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, elle se permettra de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **Le repas** ». Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en adressant votre versement, libellé à l'ordre de *Regards Maristes*, à Michel Macquet 145, boucle de Jaumard, 83140 Six-Fours-les-Plages. Si vous souhaitez faire un don (au-dessus de 50 €) et bénéficier du reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Province de France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu, et l'adresser à Pères Maristes - Région de France, 104, rue de Vaugirard 75006 Paris.